

● GIANNI A CHANGÉ...

Culture pédagogique, recrutement des professeurs, évolution du profil des élèves, Philippe Meirieu aborde avec vigueur et authenticité de nombreuses questions sur l'École et le métier de professeur aujourd'hui. La seconde partie paraîtra dans le numéro 132 de juin 2009.

Entretien avec

Philippe Meirieu*

Propos recueillis par
Hervé Kéradec

Vous avez raconté une belle histoire dans votre livre *L'École mode d'emploi* publié en 1985, celle de Gianni, un enfant au parcours scolaire chaotique qui passe par toutes sortes de pédagogies. Si, aujourd'hui, vous deviez poursuivre l'histoire de Gianni, qu'y aurait-il de nouveau ?

Non seulement il y a peu de nouveautés, par rapport à « Gianni », mais c'est presque pire. Les éléments de la culture pédagogique que Gianni rencontrait dans son périple sont pratiquement tous tombés aux oubliettes. C'est-à-dire qu'en dehors des enseignants qui ont participé à la formation des maîtres, qui se sont engagés dans les Mafpen par exemple et qui ont contribué

à s'interroger et à nourrir le débat pédagogique, on assiste à une vraie régression de la culture pédagogique. Les débats sur la pédagogie par objectifs, la non-directivité, etc. ne disent rien, aujourd'hui, à une grande partie des enseignants. La question des méthodes actives est une question qu'ils se posent peu. Le poids de la sociologie par rapport à celui de la psychologie n'est plus d'actualité. On est devant une perte de la culture pédagogique presque basique, qui est d'autant plus problématique que ceux qui restent aux commandes en sont, eux, encore un peu pénétrés et cela contribue à la rupture entre les

enseignants et les cadres, les formateurs, tous ceux qui sont susceptibles de les aider à penser.

À quoi cela est-il lié ?

Les sciences de l'éducation se sont construites dans une perspective positiviste et elles ont été prises en tenaille entre la sociologie et les didactiques. Toute la tradition pédagogique non positiviste a été progressivement laminée jusqu'à, dans certains cas, disparaître totalement des cursus des sciences de l'éducation. Comme, simultanément, les écoles normales qui étaient des sortes de conservatoire de la pédagogie ont aussi disparu, il n'y a plus que les militants pédagogiques pour porter la pédagogie aujourd'hui, et on sait qu'ils sont de moins en moins nombreux, et qu'eux-mêmes sont en perte de mémoire par rapport à leur propre histoire.

Il y a un problème générationnel aussi, la génération des gens qui, comme moi, ont pu penser la pédagogie de manière un peu globale et avoir une vue cavalière de ce qui s'est passé en pédagogie, de Jean-Jacques Rousseau à nos jours, et qui sont capables de situer, entre Jean-Jacques Rousseau et nous, Pestalozzi, Makarenko, etc. sont de moins en moins nombreux.



Philippe Meirieu

*Professeur à l'université Lumière - Lyon-II.

Jean Houssaye¹ fait pourtant un travail considérable pour conserver l'histoire et la mémoire des pédagogues.

Oui, Jean Houssaye maintient cette tradition et cette mémoire, mais c'est le seul en France à s'y consacrer; en dehors de son laboratoire, nul ne le fait. Jean Houssaye mérite plus que de l'estime pour son travail consacré à l'histoire de la pédagogie. Il faut aussi prendre en compte la rupture progressive entre les enseignants de l'Éducation nationale et l'éducation populaire.

Qu'entendez-vous par éducation populaire ?

L'éducation populaire, c'est très simple. Quand j'étais instituteur, j'étais également moniteur en colonie de vacances, j'étais aussi secrétaire du sous-directeur des écoles publiques. C'est-à-dire que j'avais à faire à des enfants, en dehors du cadre scolaire, et j'étais formé, comme moniteur, à des questions qui relèvent de la dynamique des groupes, de la gestion de projet, ce que l'on appelle de manière très générique la relation éducative. J'ai appris ces fondamentaux avec des enfants parfois difficiles et, quand je me suis retrouvé dans une classe, ces expériences m'ont conféré une sorte de stature éducative, construite dans des situations sociales permettant de ne pas avoir peur des jeunes, de savoir globalement programmer une séquence, de connaître quels types de sanctions sont acceptables par des adolescents et lesquels, à un certain moment, les brutalisent au point de mettre en question l'avenir de la relation pédagogique. Je ne peux pas dire que j'avais formalisé tout cela de manière explicite, mais j'avais rencontré tout cela.

Beaucoup de professeurs ont eu la même expérience. J'ai le souvenir encore vif que la seule chose qui m'ait vraiment servie pour mes premiers cours n'était pas les leçons préparées pour l'agrégation mais une expérience d'animation d'adolescents en colonie de vacances...

Oui, je crois que l'on est nombreux, de nos générations, à avoir été au contact de l'éducation populaire et que l'on a pu transférer des fondamentaux dans la situation pédagogique, mais la rupture est consommée depuis vingt ans. Sauf si l'on excepte une catégorie d'enseignants que sont les professeurs d'éducation physique et sportive qui, pour des raisons liées à leur type d'activités, ont conservé des engagements associatifs dans des clubs de sport. Mais, si l'on excepte quelques enseignants ayant un engagement associatif à caractère culturel, pour l'immense majorité qui entre dans l'enseignement, il n'y a pas eu de véritable expérience éducative antérieure. Et ceux-ci ont beaucoup de mal à percevoir cette dimension éducative des choses.

Actuellement, les mouvements d'éducation populaire ont été mis en demeure, pour subsister, de devenir des prestataires de services, là où ils étaient porteurs de valeurs, en associant un projet social, un projet culturel et un projet éducatif. Ils ont été contraints de vendre une journée de parapente, une journée de canoë-kayak... Ils ont été happés par une société de service et se sont spécialisés dans le péri et le parascolaire avec des professionnels de plus en plus séparés du scolaire.

Le recrutement des enseignants en a été modifié, comment a-t-il évolué ?

Le recrutement du corps enseignant s'est homogénéisé par le haut, c'est un des effets

Ses dates

- 1949** Naissance à Alès dans le Gard.
- 1976** Responsable pédagogique d'un collège « expérimental » où les élèves choisissent, à partir d'objectifs communs, leurs enseignements et leurs parcours d'apprentissage; premiers travaux sur la pédagogie différenciée.
- 1983** Thèse d'État : « Apprendre en groupe ? Contribution à la recherche sur les pratiques de groupe en situation scolaire ».
- 1998** Président du comité d'organisation de la consultation sur les lycées, publication du rapport sur l'évolution des lycées.
- 2000** Directeur de l'Institut national de recherche pédagogique.
- 2003** Directeur de l'Institut universitaire de formation des maîtres de l'académie de Lyon.
- 2008** Directeur de la chaîne de télévision pour l'éducation, Cap Canal.

indirects de la loi de 1989 et de la création des IUFM. J'avais attiré l'attention du ministre de l'époque sur le fait que la revalorisation des enseignants du premier degré et, en particulier, le recrutement des instituteurs, devenus professeurs des écoles à bac plus trois, posaient un certain nombre de problèmes. Les bacs plus deux, auxquels ils auraient été recrutés antérieurement, pouvaient être des sorties d'IUT ou de BTS; de fait, les jeunes des milieux plus populaires se trouvent évincés du métier

1. Jean Houssaye, professeur de sciences de l'éducation à l'université de Rouen, auteur entre autres de *Quinze pédagogues, leur influence aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1994.

| GIANNI A CHANGÉ... |

d'enseignant. On pouvait devenir instituteur par de multiples voies, et la diversité sociale était beaucoup plus importante. Quand j'étais directeur de l'IUFM, j'ai ramé à contre-courant pour permettre à des bacs plus deux de devenir instituteur. Quand j'étais directeur du département à l'UFR de sciences de l'éducation à Lyon, j'ai mis en place des cursus de rattrapage pour BTS et DUT avec des écoles d'été pour leur permettre d'accéder au niveau licence et à l'enseignement.

Cela va encore s'accroître avec la maîtrise ?

Je ne veux pas prédire, mais cela risque d'être encore pire... Donc, globalement, en termes pédagogiques, il y a peu de choses nouvelles, et l'essentiel des questions et des rencontres pédagogiques que faisait Gianni, la plupart des professeurs qui accèdent aujourd'hui à l'enseignement ne les ont pas faites. Et la plupart des problèmes qui se posaient à l'époque ne se posent plus, parce qu'il y a une perte de mémoire. Il faut noter aussi que le corps enseignant s'est simultanément embourgeoisé et prolétarisé, c'est ce que montrent toutes les enquêtes. Il s'est embourgeoisé dans son recrutement et s'est prolétarisé dans sa rémunération. C'est aussi une des causes du malaise enseignant.

Les professeurs ont changé et Gianni qu'est-il devenu ?

Gianni, quant à lui, a beaucoup changé... En particulier, un changement majeur met notre système éducatif à rude épreuve : Gianni ne sait plus s'ennuyer poliment. La question de l'ennui à l'école n'est pas nouvelle, dans le dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson² il y a un article sur l'ennui qui explique que tous les élèves s'ennuient à l'école, que les écoles sont tristes à mourir, etc.

Ce n'est pas grave l'ennui... Il y a d'ailleurs une forme d'attention flottante qui permet de penser et d'accéder à des idées neuves. Ce qui fait la différence fondamentale entre un élève d'il y a vingt ou trente ans et un élève d'aujourd'hui, c'est qu'à l'époque on pouvait s'ennuyer poliment, sans perturber d'une manière forte la classe et sans remettre en question la légitimité du professeur et de l'enseignement reçu. Aujourd'hui, Gianni est excité, il est fatigué, il arrive en classe et se dit que c'est vraiment dommage qu'ici il ne puisse pas changer de chaîne. Gianni est dans le passage à l'acte, il ne supporte pas de ne pas avoir satisfaction tout de suite. Cela met terriblement à l'épreuve un système qui a été conçu pour des élèves qui acceptent, dès lors qu'il y a une rémunération minimale en termes de statut social et de reconnaissance par l'évaluation scolaire, de s'ennuyer poliment sans mettre à mal l'institution ni la détruire.

C'est une description apocalyptique, nous n'en sommes tout de même pas à la destruction de l'institution.

Bien sûr, il faut nuancer les choses, une grande partie des élèves ne détruit pas l'institution... mais ils la remettent en question, parce qu'ils n'entrent pas dans le cadre de ce que l'on peut appeler le métier d'élève. J'ai repris un enseignement dans le premier degré, quand j'ai quitté la direction de l'IUFM de Lyon, un CM2 dans une Zep de la Croix-Rousse à Lyon en 2004. Je n'avais pas enseigné en primaire depuis longtemps. J'y ai trouvé des élèves ni plus sots, ni plus arriérés mentaux, ni plus mauvais globalement que les élèves que j'avais connus au début de ma carrière, mais des élèves qui – tout le monde le sait – ont beaucoup plus de mal à entrer dans la langue écrite, pour lesquels écrire

est une véritable épreuve, en particulier l'orthographe grammaticale. Les enfants du primaire d'aujourd'hui écrivent moins bien la langue française.

Il n'y a pas qu'eux, il suffit d'observer l'orthographe de certains messages électroniques pour voir que ce phénomène touche tout le monde.

Oui, ce n'est pas le privilège des seuls élèves de l'école primaire ni du collège. Même parmi les adultes de cinquante ans et ayant appris à écrire avec le *Bled*, un certain nombre se met à ne plus savoir distinguer la terminaison é/er. Ce qui est en jeu, c'est le rapport à la norme linguistique. Pour en revenir à mon CM2, j'ai trouvé des élèves plus faibles à l'écrit, mais j'ai surtout trouvé des élèves terriblement excités, des « Gianni » incapables de rester en place quelques instants, dans la dispersion permanente. J'ai aussi rencontré des « Gianni » qui avaient parfaitement intégré ce que l'on appelle l'individualisme social, chacun voulant que je lui répète l'explication à lui et à lui tout seul, c'est-à-dire des « Gianni » qui n'ont pas intériorisé l'idée qu'il y a un cadre collectif au sein duquel ils peuvent trouver de quoi se nourrir ; j'ai vu des élèves dont le rapport à l'école est à reconstruire.

Le livre *L'École mode d'emploi*, qui a initié tant de professeurs à la pédagogie, est donc dépassé.

La nouveauté par rapport à *L'École mode d'emploi* qui fait que ce livre est à la fois toujours d'actualité, puisque les débats n'ont pas évolué, et complètement périmé, c'est que, si pédagogiquement

2. Ferdinand Buisson (20 décembre 1841, Paris - 16 février 1932, Thieuloy-Saint-Antoine), philosophe (agrégé de philosophie), éducateur et homme politique français, il était inspecteur général de l'Instruction publique.

les questions restent les mêmes, sociologiquement le rapport des élèves à l'école est radicalement modifié. L'institution scolaire qui permettrait de réinstaurer les conditions de l'apprendre est à reconstruire. Il ne s'agit plus de débattre sur comment apprendre, le comment apprendre est second – je ne dis pas secondaire –, parce que pour beaucoup d'enseignants la classe est déconstruite. Il y a une désinstitutionnalisation de l'école au sens où l'analyse François Dubet, la classe n'est plus construite *a priori* dans la tête des élèves, elle n'est plus instituée au sens où les rôles seraient à peu près fixés, au sens où ce que dit le maître on l'écoute et on tente de le faire, où il est acquis que dans la classe on a un comportement respectueux. Beaucoup d'enseignants, avec qui je travaille, sont devant des élèves qui font exploser le consensus scolaire, ces enseignants devant faire l'école avant de faire la classe, comme j'ai intitulé un de mes livres. Si l'on ne comprend pas cela, on risque d'osciller entre la dépression et la répression.

Que peut apporter la pédagogie dans la situation que vous décrivez ?

Je pense que la pédagogie a des réponses et, en particulier, l'histoire de la pédagogie si on la prenait au sérieux, c'est un peu ce que je dis dans mon dernier livre *Pédagogie, le devoir de résister*, qui n'est pas une résistance au sens de résister à la politique mise en œuvre aujourd'hui, mais de résister au déni de pédagogie, à l'idée que la pédagogie ne servirait plus à rien. La pédagogie, surtout celle qui insiste sur la construction de la loi, sur l'identification des règles, sur la structuration des cadres, nous apporte des éléments tout à fait essentiels et, à ce titre, elle n'est pas obsolète.

Devant de semblables difficultés, c'est peut-être aussi le moment de dire qu'une classe cela se construit ensemble, et qu'il vaut mieux vivre heureux à plusieurs que survivre tout seul dans la douleur. Je préviens les jeunes professeurs avec qui je travaille : « Si vous voulez garder votre statut de travailleur indépendant, vous allez souffrir ! » Il est essentiel de travailler en équipe pour construire des cadres scolaires qui mobilisent les élèves.

Croyez-vous que la réflexion didactique et l'amélioration des pratiques de classe qui en découlent peuvent contribuer à reconstruire l'École ?

Le travail didactique me paraît important, à la condition que la didactique ne fasse pas l'économie du sujet et de son intentionnalité, au risque de se fonder sur une vision tronquée de l'homme.

La didactique permet de mieux cerner les obstacles que vont rencontrer les élèves dans une séquence, et donc d'offrir une palette de moyens pour les aider à les franchir.

La notion d'obstacle me semble en effet essentielle. L'affirmation de l'importance de l'obstacle, que l'on doit à Jean-Pierre Astolfi³ et qui est absolument fondamentale, ne supprime pas la nécessité de le mettre en scène, qu'il soit vécu comme un véritable obstacle... et qu'on se le « coltine ». Il faut connaître l'histoire de sa propre discipline et s'intéresser à l'épistémologie des concepts que l'on enseigne. Enseigner, finalement, c'est savoir raconter des histoires.

Y a-t-il une pédagogie spécifiquement adaptée aux élèves des voies technologique et professionnelle ?

Par rapport à ces élèves, il me semble qu'il y a trois points importants à souligner. Le premier point a rapport à la construction du moi.

Un certain nombre de ces élèves sont accidentés dans leur histoire scolaire et ils ont donc besoin de mobiliser leurs propres ressources pour ne pas se retrouver dans une situation de dépendance, d'assistanat. Le principal est de développer une pédagogie positive, qui identifie ce qu'ils savent et ce qu'ils savent faire. Un élève qui a une mauvaise image de soi et qui est dans une dépréciation permanente de lui-même a besoin que l'on cesse de pointer tout ce qui dysfonctionne, que l'on repère ce qui fonctionne et qu'on l'aide à mobiliser ses ressources.

Le deuxième point est dans la question du rapport au travail, au travail scolaire en particulier, et sur un enjeu absolument fondamental qu'est la distinction entre le réussir et le comprendre. La réussite scolaire se joue justement au moment où l'on est capable d'identifier qu'il est aussi important de comprendre que de réussir, que la réussite peut s'obtenir à l'économie, que l'on peut réussir un exercice par hasard, qu'on peut le faire exécuter par quelqu'un d'autre et que ce que l'on apprend à l'école n'est pas d'effectuer des tâches mais de comprendre comment ça marche. Or, beaucoup de ces élèves sont dans l'idée que le contrat scolaire c'est la réussite d'une tâche.

« – Fait ton exercice !
– J'ai fait mon exercice.
– Tu as compris ?
– Non,
– Tu as tort !
– Vous ne m'avez pas demandé de comprendre mais de faire mon exercice. »

Le bon élève sait que le problème n'est pas de faire l'exercice mais de comprendre ce qu'il y a dans l'exercice et de savoir l'utiliser ou le transférer.

3. Jean-Pierre Astolfi, professeur en sciences de l'éducation à l'université de Rouen, a écrit entre autres *La Saveur des savoirs*, Paris, ESF éditeur, 2008.

| GIANNI A CHANGÉ... |

Comment aider quelqu'un à comprendre ?

En le mettant dans la posture où il saisit que l'important c'est de comprendre et pas seulement de réussir. Quand je prends ma voiture le matin, je mets la clé dans le démarreur, je roule... mais je ne comprends pas comment cela marche; à l'école, on ouvre le capot. Toute la société technologique a tendance – mais c'est son principe – à vous faire économiser des apprentissages. Quand j'étais petit et que je voulais faire une photo nette, je devais calculer le rapport entre la profondeur de champ et le diaphragme, c'est-à-dire que je devais faire de la trigonométrie; aujourd'hui, quand je veux faire une photo nette, j'appuie sur un bouton et tout est réglé automatiquement. À la limite, je n'ai plus besoin d'apprendre la trigonométrie... sauf que je dois l'enseigner aux élèves. Donc, ce que je dois leur apprendre, c'est

que l'important à l'école n'est pas de faire; surtout à des élèves dont l'inscription institutionnelle et la culture personnelle les centrent en permanence sur le faire au détriment du comprendre. Ces élèves ont besoin de mentaliser pour comprendre, c'est-à-dire d'avoir du temps pour se créer des gestes mentaux, des habitudes mentales de mémorisation, d'intériorisation, de conceptualisation, etc. Ce temps de mentalisation est un temps indispensable, en particulier pour des jeunes qui sont toujours dans l'immédiateté et dans le faire, d'où l'importance du silence, des temps de méditation, de vraie réflexion et de vraie mentalisation. Je viens d'expliquer quelque chose, il faut que je donne à l'élève le temps de le mentaliser. En résumé, trois choses fondamentales: donner confiance pour mobiliser les ressources, centrer

l'apprentissage sur le comprendre et, enfin, aider les élèves dans le processus de mentalisation. C'est à partir de là que les enseignements dispensés leur seront pleinement profitables.

En conclusion de cet entretien, pourriez-vous définir la pédagogie ?

La pédagogie, comme l'a dit Gabriel Madinier⁴, c'est « l'inversion de la dispersion ». ●

La suite de cet entretien paraîtra dans le n° 132 de juin d'*Économie et Management* et portera sur les TICE et la pratique pédagogique, la canalisation de l'énergie dans la classe, la valorisation des talents concrets, la formation des maîtres, Les apports de la didactique...

4. Gabriel Madinier, philosophe français et professeur de philosophie, né à Lyon en 1895 et décédé dans cette même ville en 1958.

BIBLIOGRAPHIE DE PHILIPPE MEIRIEU**Ouvrages**

- Itinéraire des pédagogies de groupe - Apprendre en groupe 1*, Lyon, Chronique sociale, 1984.
- Outils pour apprendre en groupe - Apprendre en groupe 2*, Lyon, Chronique sociale, 1984.
- L'École, mode d'emploi - Des « méthodes actives » à la pédagogie différenciée*, Paris, ESF éditeur, 1985.
- Apprendre... oui, mais comment ?*, Paris, ESF éditeur, 1987.
- Le Choix d'éduquer - Éthique et pédagogie*, Paris, ESF éditeur, 1991.
- La Pédagogie entre le dire et le faire - 1. Le courage des commencements*, Paris, ESF éditeur, 1995.
- La Machine-école*, entretiens avec Stéphanie Le Bars, Paris, Gallimard-Folio Actuel, 2001.
- Repères pour un monde sans repères*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.
- Deux voix pour une École*, entretiens avec Xavier Darcos animés par Marielle Court, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.
- Faire l'école, faire la classe*, Paris, ESF éditeur, 2004.
- Lettre à un jeune professeur*, Paris, ESF éditeur-France Inter, 2005.
- École : demandez le programme !*, Paris, ESF éditeur-France Inter-Le Café pédagogique, 2006.
- Pourquoi est-ce (si) difficile d'écrire ?*, Paris, Bayard, 2007.
- Pédagogie : le devoir de résister*, Paris, ESF éditeur, 2007, nouvelle édition 2008.

Sitographie

- Site de Philippe Meirieu consacré à l'histoire et à l'actualité de la pédagogie : <http://www.meirieu.com>
- Site de Cap Canal, une télévision pour l'éducation : <http://www.capcanal.com>